

JEAN ORCIBAL

(1913-1991)

Jean MESNARD.

Il n'est pas aujourd'hui de spécialiste de Port-Royal, quelle que soit son orientation, historique, sociologique, philosophique, théologique, spirituelle, littéraire ou simplement humaine, qui ne rencontre sur son chemin, pour son plus grand profit, Jean Orcibal et son œuvre majeure. Il n'est pas non plus d'ami de Port-Royal qui, consciemment ou non, ne lui soit redevable. Le monastère, avec le groupe, intellectuel et religieux, qui l'entoure, enjeu de tant de querelles et si longtemps défiguré par la polémique, est rentré, grâce à lui, dans la vie et dans l'humanité. Non pas exalté comme lieu de constante perfection ; mais lavé des scories accumulées par les préjugés et les idées reçues, par les passions et les mesquineries, observables d'ailleurs de tous côtés ; rendu enfin, dans la sérénité, mais sans complaisance, à sa vertu et à sa vocation authentiques, dont il est devenu plus légitime que jamais de se réclamer.

Le souvenir que nous gardons de Jean Orcibal n'est pas seulement celui d'un savant exceptionnel. Ceux qui ont eu le privilège de bien le connaître ont pu apprécier, sous les dehors d'une simplicité parfois déconcertante, une rare qualité d'âme.

Il était né à Bordeaux, le 10 mai 1913. Des études menées sur place, puis à Paris, le conduisirent à l'École Normale Supérieure, en 1933, puis à l'École française de Rome, en 1937. Dès le début s'affirme chez lui une orientation pluridisciplinaire qu'une époque plus récente a souvent réclamée, sans en produire beaucoup d'exemples. Il était agrégé de grammaire, après avoir appris tardivement le grec, et fit pourtant carrière comme

historien. Le monde germanique l'avait d'abord attiré : le mystique du XVII^e siècle Angelus Silesius donna lieu à son premier grand travail, un diplôme de l'Ecole des Hautes Etudes, qui peut être considéré aussi comme celui d'un comparatiste. Il partit pour Rome avec un projet de recherche sur Fénelon, qui aboutit à un ouvrage très neuf et de grande portée, *Fénelon et la Cour romaine*. En même temps, il manifestait son talent de découvreur de documents et retrouvant à la Bibliothèque Vaticane une grande partie de la correspondance de Jansénius, il en prépara l'édition, dont il fit le premier volume, très copieux, d'une série intitulée *Les Origines du jansénisme*. Deux autres volumes, publiés en même temps (1947), étaient formés par sa grande thèse, consacrée à Saint-Cyran jusqu'en 1638. La série devait se poursuivre par la suite, et il convient d'y rattacher le *Jansénius d'Ypres (1585-1638)*, publié seulement en 1989 par un autre éditeur, et couronné en 1990 par l'Académie française. Celui que les circonstances devaient faire apparaître surtout comme un spécialiste du jansénisme, sujet qu'il avait totalement renouvelé par sa puissance d'esprit, par sa rigueur de jugement et par son don de sympathie intellectuelle et spirituelle, n'oubliait pourtant pas ses autres choix de chercheur. Les grands mystiques, rhéno-flamands, espagnols, anglais, et naturellement français, lui donnaient occasion de poursuivre et d'étendre ses toutes premières enquêtes. Ses curiosités littéraires le portaient notamment vers Racine, dont il reconstituait avec précision l'enfance mal connue, et dont il lisait avec profondeur *Esther* et *Athalie* à la lumière de l'histoire et de la politique de l'époque. La fin de sa vie active fut occupée par la préparation et l'édition, progressive et parfois difficile, d'une monumentale *Correspondance de Fénelon*, qui parviendra bientôt à son achèvement par les soins de ses disciples.

Les grands travaux de Jean Orcibal ne sont pas d'une lecture facile. Les exigences qu'il s'imposait à lui-même, il les formule aussi implicitement à l'endroit de son lecteur. Il n'est pas d'affirmation importante qui ne soit accompagnée d'une note souvent longue, apportant à la fois preuves et nuances. Des sujets extrêmement complexes auxquels il s'applique, il ne néglige aucun aspect ; et la richesse de son information, puisée aux sources les plus diverses, ne permet pas de le suivre sans

effort. Il met en œuvre tous les moyens modernes d'analyse, utilisant avec bonheur les méthodes des sciences humaines. La « psychologie des profondeurs » est convoquée pour mettre en opposition, par un choix très habile, deux personnalités de religieuses de Port-Royal, Catherine de Sainte-Flavie Passart et Angélique de Saint-Jean Arnauld d'Andilly. Bon exemple de cette diversité qu'une étude approfondie et rigoureuse permet de découvrir dans le milieu de Port-Royal, si généralement conçu comme monolithique. L'exacte appréhension des personnes, dans leur psychisme, dans leur culture, dans leur expérience vécue, restera l'un des acquis principaux de l'œuvre de Jean Orcibal pour la connaissance de Port-Royal. En quoi il dépassait, en la portant jusqu'à ses extrêmes limites, la méthode de Sainte-Beuve, pour lequel il éprouvait la plus vive admiration.

N'allons pas croire qu'il n'entendit s'adresser qu'aux *happy few*, et qu'il fût indifférent au grand public. Le *Saint-Cyran et le jansénisme* de la collection *Maîtres spirituels*, bien connu de nous tous, associe la précision et la solidité à la limpidité et à l'élégance. Sa conférence, devenue article, *Qu'est-ce que le jansénisme ?* est aussi neuve que vivante. Et l'on pourrait donner d'autres exemples. Peut-être se serait-il engagé davantage dans une voie qui aurait été celle de la culture plutôt que de l'érudition, encore que ce fût une culture nourrie d'érudition, s'il en avait été plus souvent sollicité. Consolons-nous en pensant que les travaux de caractère strictement scientifique ont, à long terme et même pour le grand public, une fonction plus décisive. On peut espérer qu'un recueil considérable d'articles variés, actuellement en préparation aux éditions Klincksieck, sera reçu avec succès et accroîtra beaucoup la portée de son œuvre.

Son enseignement était un peu à l'image de ses livres. Après plusieurs années passées au C.N.R.S. et employées notamment à des missions à l'étranger, il fut nommé en 1952 directeur d'études à l'École pratique des Hautes Études, dans la section des Sciences religieuses, ayant en charge l'Histoire du catholicisme moderne et contemporain. Occasion pour lui de présenter ses recherches et d'en amorcer de nouvelles, dans toute l'étendue du domaine qui lui était imparti. Il eut la gloire

d'attirer des élèves nombreux, français et étrangers, ecclésiastiques et laïques, dont la qualité répondait à la sienne. Chacun d'eux ne cesse de reconnaître la valeur formatrice de ses cours, complétés par une direction de recherches individuelle, très attractive, où l'exigence se tempérait de la plus cordiale bienveillance, et où les personnes, avec, le cas échéant, leur difficultés privées et l'organisation de leur carrière, n'étaient pas moins considérées que les travaux.

Eminemment respecté, il recueillit l'amitié de plusieurs grands universitaires, qui ne lui étaient pas toujours proches par l'esprit, mais que son œuvre subjuguait. Il lui aurait suffi, pour entrer au Collège de France, d'en manifester le désir. Plusieurs furent surpris de sa discrétion. Elle n'était que le reflet de son extrême simplicité. Au fond, il n'aurait pas eu de plus grande satisfaction que d'assurer à un de ses disciples cette grande carrière qu'il refusait pour lui-même.

Sous le chercheur, sous le maître, se découvre déjà l'homme. Un homme aux multiples facettes, qui s'était condamné, pour l'amour de la science, à la solitude et à une sorte de vie spartiate ; mais incomparablement doué pour les relations humaines, constamment attentif à autrui et prêt à communiquer toute découverte à celui qu'elle pouvait intéresser, curieux de la politique et de l'actualité, que sa large expérience européenne lui permettait de commenter avec profondeur, d'une conversation très variée, très agréable et souvent rehaussée par l'humour, nullement embarrassé dans le monde, même s'il le fréquentait peu. Mais, entre ses diverses aptitudes, il avait manifestement fait un choix, qu'il jugeait le meilleur.

Pour l'homme et pour le chrétien, formé à l'école de Port-Royal — et de Fénelon —, la vertu maîtresse était sans doute l'humilité. C'est elle qui l'avait écarté d'honneurs mérités. C'est elle qui lui fit prendre une retraite légèrement anticipée, en 1978. C'est elle, jointe à la fatigue de l'âge, d'une santé fragile et du labeur, qui, en 1984, lui fit prendre la résolution de quitter ses relations parisiennes et de cesser presque tout travail pour se retirer dans sa ville natale de Bordeaux, près de sa famille. De plus en plus éprouvé par la maladie, il recevait

pourtant avec joie des visites amicales. On ne peut douter que sa réflexion spirituelle n'ait alors été très riche et qu'il se soit longuement remémoré sa vie, pourtant si exemplaire, en se reprochant maintes imperfections : il craignait, par exemple, de n'avoir pas donné, même matériellement, à proportion de ce qu'il avait reçu. C'est dans cet esprit qu'il mourut, terrassé par la leucémie, le 18 décembre 1991.

Jean MESNARD



Jean Orcibal